

Pointure 43 et géopolitique

On connaît l'histoire de ce type qui respirait l'insignifiance. Mais voilà, lui aussi, il rêvait de son quart d'heure de célébrité. Comme il n'y avait rien d'autre à incendier dans le patelin, il a eu l'idée de mettre le feu à la mosquée. On ne pouvait pas ne pas parler de lui. Admiratif ou haineux à son égard, tout le monde n'avait désormais que son nom aux lèvres. Cible touchée !

La motivation de Mountazer Al-Zaïdi, journaliste à *Al-Baghdadia*, une chaîne de télévision d'obédience sunnite, n'a rien à voir, bien sûr, avec l'avidité de la gloriole. En ajustant son lancer de savates sur Bush, il voulait frapper le Grand Satan à la tête et lui signifier qu'il le tenait pour comptable de «la responsabilité de tous les orphelins dont les pères ont été tués» en Irak.

Le lanceur de pompes a acquis une renommée aussi instantanée que mirifique. Son mode opératoire aura, et ça se comprend, suscité toutes sortes de jeux de mots dont celui-ci, succulent : «La chaussure est ce qui nous reste quand on a tout perdu.»

Le président américain le plus calamiteux de l'histoire de ce pays a eu, pour une fois, un peu d'humour. «La seule chose que je sais, c'est

que c'est du 43», a-t-il dit dans le feu de l'esquive. Bravo pour la perspicacité !

Laquelle est bien supérieure à celle qui a fait défaut lorsqu'il s'est agi de décider de l'invasion de l'Irak. A propos de cette invasion, les psychologues continuent de s'interroger pour savoir si Bush a été mu par la cécité ou le masochisme. La preuve de cette alternative est administrée tous les jours.

En faisant parler ses chaussures, le journaliste irakien n'a fait qu'exprimer la violence que ressentent les envahis à l'égard des envahisseurs. Il a agi avec le seul instrument de protestation qu'il avait sous la main.

Dans un autre contexte, un chef d'Etat avait déjà fait jouer à sa chaussure un rôle dans les relations internationales. Le 31 octobre 1963, Nikita Khrouchtchev avait manifesté son mécontentement à l'ONU en frappant sur le bureau avec son talon...

Qu'y a-t-il de commun entre le geste du secrétaire général du PCUS et celui du journaliste irakien ? Hormis le fait d'avoir élevé le débat en se servant de leurs chaussures, rien d'autre. S'agissant de Zaïdi, on ne sait pas vraiment si son coup de colère ne se dis-

tingue pas plutôt par l'originalité que par le fait de hisser les termes du débat. A moins que la phrase lancée en même temps que ses chaussures ne soit déjà un palier supérieur du débat. S'adressant à Bush en arabe, Zaïdi a crié : «C'est le baiser d'adieu de l'Irak, espèce de chien !»

Khrouchtchev a remis sa godasse après l'avoir cognée sur la table. Zaïdi, lui, a quitté la salle où se déroulait la conférence de presse pieds nus et entre les mains de gorilles de la sécurité irakienne dont la réputation est de ne pas faire dans la dentelle.

Son frère indiquait à la presse que Zaïdi avait été transporté à l'hôpital avec un bras et des côtes cassés. Ses nombreuses contusions parlent d'elles-mêmes de l'infinie délicatesse des dentelliers irakiens. Il risque jusqu'à sept ans de prison pour ça. Délit ? Offense à chef de l'Etat. Bush, lui, n'encourt rien pour infiniment pire.

Le geste de Zaïdi a fait de lui non seulement un héros mais aussi un rassembleur. Les partisans du leader chiite Moqtada al-Sadr autant que les ouléma sunnites qui, de temps à autre, se tapent dessus sans quartier et sans sommation sous l'œil ravi des occupants

américains, considèrent le jeteur de godasses comme une «icône de la résistance contre l'occupation».

Plus de 200 avocats se sont proposés pour assurer gratuitement sa défense. La chaîne de télévision libanaise New TV lui fait une offre en or. Il sera salarié à «compter de l'instant où la première chaussure a été lancée». Aïcha Khadafi, la fille de son père, promet à Zaïdi «l'ordre du courage», une décoration libyenne. La fille du Guide accompagne son engagement de cette sagace parole : «Une mauvaise politique ne récoltera que davantage d'échecs et de chaussures.»

Un petit malin basé en Grande-Bretagne, semble-t-il, a immédiatement mis en ligne sur Sock and Awe (Chaussures et effroi), en référence à l'opération «Shock and Awe» lancée en Irak par l'armée américaine, un site bien nommé, un jeu qui consiste à jeter des chaussures virtuelles sur un Bush qui se cache derrière une tribune.

Des milliers de manifestants sont descendus dans la rue pour réclamer la libération de Zaïdi partout en Irak et dans d'autres pays. A Nadjaf, des chaussures ont volé en direction des mili-



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

taires américains. A Lahore (Pakistan), son portrait est brandi par des centaines de femmes et d'hommes en colère contre les Etats-Unis.

Le geste de Zaïdi, prémédité selon ses proches, augure peut-être de l'entrée de la savate dans les relations internationales. Quand les grandes puissances font marcher les peuples, que reste-t-il à ces derniers sinon leurs chaussures ? Au fond, Zaïdi, en balançant son calibre 43 sur le président américain, éprouve cette sentence énoncée par l'écrivain italien Erri De Luca : «Toute notre histoire est une chaussure qui nous détache du sol du monde.»

A. M.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com



Le ponctionneur des Lilas !

*C'est pas parce que t'as six ans que tu vas faire ta loi !
Avale ta soupe sinon...*

... j'appelle le juge !

Les Ouyahia se succèdent à la tête du gouvernement, mais H'mimed reste le même, qu'il soit chef du gouvernement ou Premier ministre. C'est-à-dire un mec inimitable. Infalsifiable. In-piratable. Non duplicable. Et à quoi reconnaît-on le seul, l'unique, le vrai Ouyahia ? A cette phrase que seul lui prononce avec la charge autoritaire, l'intensité et la force qu'il faut : «Les salaires des grévistes seront ponctionnés.» Essayez, vous, de prononcer le mot «Ponctions». C'est à peine si l'on vous regardera, si l'on posera un œil torve et ennuyé sur votre petite personne, le temps qu'il faut pour vous lâcher à la figure «pfuit ! ki cé çuila ?». Par contre, il suffit que lui, H'mimed, crache le mot «Ponctions», comme il vient de le faire ces dernières heures à propos de la grève des médecins, pour que la menace soit prise au sérieux, interpelle, fasse du boucan. C'est que le H'mimed a la

ponction facile, comme d'autres ont la gâchette rapide. J'ai toujours l'impression qu'il a dans les poches de son impeccable costume de premier de la classe un formulaire vierge de décret gouvernemental portant ponctions sur salaire, prêt à être signé dans la minute même de sa colère. A croire que dans son carnet d'adresses et de contacts, le Premier ministre a les numéros de téléphone de tous les comptables de toutes les entreprises et administrations publiques du pays où travaillent les employés grévistes. Seulement voilà, dans cette belle machinerie, dans ce mécanisme suisse de la ponction sur salaire, y a un grain. Un truc qui coince. Sur tous les gouvernements qu'il a dirigés, je n'ai pas souvenir de ponctions sur salaire que H'mimed aurait appliquées à ses différentes équipes, à ses propres troupes ministérielles. Et pourtant, elles étaient pour la plupart en grève permanente et en refus de travail avéré et caractérisé. Et je suis poli ! Poli, mais pas au point d'arrêter de fumer du thé pour rester éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.